

POUR LA SUITE DU MONDE

Bulletin d'information à périodicité variable
de l'Association des professeures et professeurs retraités
de l'Université du Québec à Montréal

n° 18 / décembre 2001

APR-UQAM 

ISSN 1480-9192

Qui a trouvé un titre si inspirant
pour un bulletin
de personnes retraitées ?

Expression de la continuité
Sceller le lien entre hier, aujourd'hui
et demain...

Pour la suite...
le courant même de ce qui est vie
Refuser de s'arrêter
et de fixer un regard trop nostalgique
sur le passé

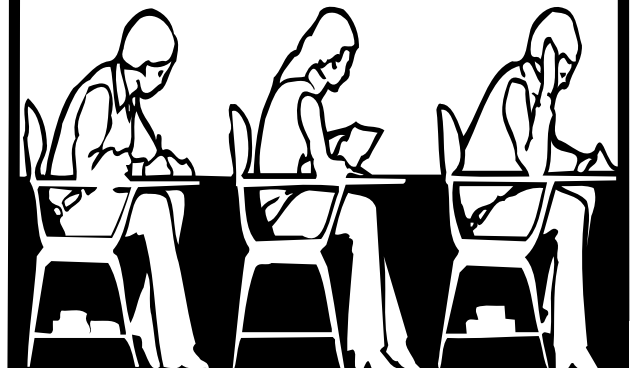
La suite du monde...
« Un pont jeté sur l'eau vive »
pour s'engager
réussir le passage
La force et l'exaltation de la traversée
Se propulser vers ce qui vient
et ponctuer ainsi l'urgence de vivre
avec la sagesse de l'âge
et un regard plus prophétique
sur l'avenir...

Pour la suite du Monde...
Un sentiment d'immortalité...
Une soif d'éternité...

Rachel Desrosiers

Sommaire

Le mot de la Présidente <i>Nathalie Langevin</i>	2
L'histoire de l'Opus n° 8 <i>Jacques Héту</i>	3
La magie des Fêtes et le musée Margaret-Woodbury-Strong <i>Rachel Desrosiers</i>	4
Aux retraités que nous sommes, un créateur de 82 ans donne le goût de vivre <i>Jeanne Renaud</i>	7
Les après-midi d'automne d'une nouvelle retraitée <i>Louise Dupuy-Walker</i>	8
Jos. Venne, architecte (1858-1925) <i>Michel Allard</i>	10
In memoriam... Jean-Pierre Boivin <i>Yves Trudeau</i>	11
Nouvelles de la Fédération des retraités de l'Université du Québec <i>Roch Meynard</i>	12
Proposition de voyage à Prague et à Budapest au printemps 2002 <i>Nathalie Langevin</i>	13
Activités culturelles et sociales — Programme de l'hiver 2002	15



Le générique masculin est utilisé, sans intention discriminatoire
aucune, dans le but d'alléger le texte et d'en faciliter la lecture.

Le mot de la Présidente

Chères et chers membres,

Les bilans et prospectives ne nous sont pas une réalité étrangère. Plus ou moins systématiques, moins que plus à l'âge de la retraite, ils accompagnent toujours le cours de nos vies. À l'APR-UQAM, on fait les bilans en juin et les prospectives souvent d'après les élans de nos inspirations.

Avant que 2001 ne tire sa révérence, je voudrais vous remercier d'avoir répondu en grand nombre à nos invitations lors des activités culturelles et sociales. Vous rencontrer au Salon des professeurs pour casser la croûte, faire la visite de nos richesses culturelles en votre compagnie, échanger des idées, c'est ce qui permet de tisser des liens d'amitié entre des collègues. Nous avons tous travaillé dans l'un ou l'autre des départements de l'UQAM, nous croisant de temps à autre, sans pour autant avoir eu le temps d'échanger. Nous avons maintenant cette possibilité, et peut-être une plus grande disponibilité pour le faire. Il faut saisir la chance quand elle nous est donnée.

Nous nourrissons aussi des projets pour 2002. Pour débiter l'année en beauté, soyez des nôtres aux *Mercredis de l'APR-UQAM*. Notre première rencontre, le 16 janvier, sera un peu spéciale : outre le dîner convivial au Salon des professeurs, une conférence présentée par notre collègue Alfred Dubuc se tiendra dans le cadre d'une exposition au Musée Stuart. (Voir le programme des activités culturelles et sociales, p. 15).

Deux nouveaux projets sont présentement en cours d'élaboration, et leur succès repose en grande partie sur votre collaboration assurée. Votre conseil d'administration met sur pied des conférences publiques qui seraient sous l'égide de l'Association des professeurs et professeurs retraités de l'Université du Québec à

Montréal. Projet ambitieux ! Je vous ai déjà parlé de ses objectifs dans le Bulletin n° 17 du mois d'octobre dernier. Un comité composé de Pierre-Yves Paradis (responsable), Rachel Desrosiers et Jean-Marc Samson travaille actuellement à la planification d'une première conférence. Vous comprendrez qu'un aspect déterminant du succès est l'assistance. Ce serait idéal de pouvoir compter sur la présence de chacun et chacune de vous et sur votre engagement actif pour publiciser l'événement.

Le deuxième projet a été lancé assez récemment et nous avons besoin de votre rétroaction pour savoir si nous devons aller de l'avant. Question de rencontrer vos intérêts et de pouvoir être assurés d'un bon public. L'idée est venue de notre collègue Jean-Guy Sabourin :

Le nombre des retraités augmente à un bon rythme. Penses-tu que nous avons la masse critique pour une petite fête qui prendrait la forme d'un café-théâtre... petite bouffe (15 \$ par personne) et un spectacle genre comédie, avec ou sans chansons, maximum 50 minutes ?

Peut-on faire un appel à toutes et tous pour sonder les reins et les cœurs ? (L'invitation s'adresserait aux membres retraités accompagnés). Jean-Guy

Nous vous serions très obligés si vous laissiez un message aux soins de Rachel Desrosiers, responsable du projet au conseil d'administration : **514-987-3605** (répondeur) ou par courriel à **bulletin@apr-uqam.org**.

D'ici une prochaine rencontre, en mon nom personnel et au nom des membres du conseil d'administration, je veux vous souhaiter une année 2002 des plus fructueuses, bardée d'amour et d'amitié. Bonne année et bonne santé à tous !

Nathalie Langevin



Association des professeurs et professeurs retraités de l'Université du Québec à Montréal

Conseil d'administration 2001-2002

Présidente	Nathalie Langevin president@apr-uqam.org
Vice-présidente	Rachel Desrosiers
Secrétaire	Suzanne Lemerise
Trésorier	Roch Meynard Geneviève Delmas-Patterson Pierre-Yves Paradis Jean-Marc Samson

Bulletin Pour la suite du monde

Directrice Rachel Desrosiers
bulletin@apr-uqam.org / 450-671-8044

Adresse postale

APR-UQAM
Université du Québec à Montréal
Case postale 8888, succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3P8

Secrétariat (sans permanence)

Bureau V-6130, pav. Sainte-Catherine
Université du Québec à Montréal

Téléphone (répondeur seulement) : 514-987-3605

Site Web : <http://www.apr-uqam.org>

Adresses courriel : activites@apr-uqam.org
registraire@apr-uqam.org
webmestre@apr-uqam.org

L'histoire de l'Opus n° 8

par Jacques Héту

Pour un créateur, la retraite n'existe pas ! Bien sûr, il y a la retraite de l'enseignement, mais celle-ci se transforme en un véritable « âge d'or » pour un compositeur. Ainsi, après avoir écrit près de 70 œuvres, l'heure des bilans n'est pas encore arrivée. Néanmoins, il y a tout de même certains titres qui marquent la production d'un créateur et qui constituent des jalons importants de son évolution. Voici donc l'itinéraire d'une de ces œuvres, composée il y a près de quarante ans.

Le premier travail réalisé immédiatement après la fin de mes études, soit en dehors de la tutelle de mes maîtres, a été quelque chose de grisant, un peu comme l'apprenti-pilote qui effectue son premier vol en solo, à la différence que si le compositeur rate son décollage, la chute de l'œuvre ratée ne fera de mal à personne, sauf à son *ego* et à sa carrière. Cette première commande du milieu professionnel me fut offerte à l'automne 1963 par les *Jeunesses musicales du Canada*. Elle consistait à écrire une pièce pour piano d'une dizaine de minutes qui servirait de pièce imposée aux douze finalistes du *Concours national de piano des J.M.C.*, événement qui aurait lieu à Orford l'été suivant. Mais il fallait tout de même remettre la partition quelques mois à l'avance pour les concurrents et les membres du jury. J'acceptai ce projet avec empressement, malgré le fait que je me suis senti soudain débordé face à mon emploi du temps. Car, revenu l'été précédent d'un séjour d'études à Paris, je venais tout juste d'obtenir un poste de professeur régulier à l'École de musique de l'Université Laval. Préparer et donner douze heures de cours par semaine tout en composant la nuit et les fins de semaines, voilà comment j'ai appris à concilier enseignement et création. Ainsi sont nées les *Variations pour piano, opus 8*.

L'œuvre est formée d'une introduction, qui tient lieu de thème, suivie de quatre variations. D'une écriture relativement complexe, l'œuvre est une sorte de synthèse d'éléments d'écriture de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e, le tout intégré d'une manière nouvelle qui deviendra une des caractéris-

tiques de mon langage. L'écriture pianistique est très contrastante, passant des accords les plus éclatants aux sonorités les plus cristallines, tout en exigeant de l'interprète une grande virtuosité.

Bien qu'il n'y ait eu qu'un seul gagnant lors du concours, il y avait tout de même onze autres jeunes finalistes, dont certains décidèrent de garder la pièce à leur répertoire. Parmi les membres du jury, le pianiste montréalais Ronald Turini l'a aussi mise à son répertoire, et il en donna la première américaine au *Carnegie Hall* de New York en 1965. Mais c'est deux ans plus tard, en 1967, que se produisit l'événement qui allait réellement propulser l'œuvre et la carrière de son auteur : il s'agit de l'enregistrement sur disque de ces *Variations pour piano* par le célèbre Glenn Gould. Du jour au lendemain, je fus sollicité par les commanditaires, qui m'offraient plus de commandes que je ne pouvais en accepter... et ça n'a pas cessé depuis !

J'étais évidemment très heureux d'avoir été choisi par le réputé pianiste ; je fus d'autant plus malheureux quant vint le moment d'écouter son disque. Certes, Glenn Gould est un interprète génial, et tout ce qu'il touche prend une dimension inhabituelle. Mais sa conception d'une œuvre est si personnelle, et parfois si éloignée du texte original, qu'elle se réalise souvent au détriment de la pensée du compositeur. Dans sa jeunesse, Gould voulait devenir compositeur. Il trouva sa voie en « re-composant » la musique des autres. Je ne mentionne qu'un seul indice de cette trahison : la troisième variation, marquée *Andante*, est jouée exactement deux fois plus lentement que le tempo signifié par l'indication métronomique inscrite sur la partition. Il en résulte un climat d'un tout autre caractère que celui voulu par le compositeur, car c'est un tempo juste qui constitue l'élément fondamental de toute expression musicale authentique. J'ai relevé plusieurs autres aspects de son interprétation dans un texte intitulé « Variations et variantes », texte accessible par Internet en visitant le *Fonds d'archives Glenn Gould* de la Bibliothèque nationale du Canada.

suite à la page 11

La magie des Fêtes et le musée Margaret-Woodbury-Strong

Une histoire vraie de poupées et de jouets

par *Rachel Desrosiers*

À tous nos petits enfants,
*Sophie, Laurence, Emmanuel, Isis,
Karolane, Simon, Antoine, Élyse, Sabrina*

Il était une fois une petite fille qui s'appelait Margaret. Elle vivait à Rochester, dans l'état de New York, il y a de cela très longtemps. C'était en 1897. Ses parents aimaient beaucoup voyager et ils profitaient de leurs visites à l'étranger pour acheter des objets rares. Le père, M. Woodbury, s'intéressait aux médailles et aux monnaies anciennes, il était numismate ; et la mère, elle, recherchait des objets d'art japonais du XIX^e siècle. Ils emmenaient toujours leur fille Margaret avec eux en voyage, et elle aussi rapportait des souvenirs. Les choix de Margaret étaient plutôt éclectiques, parce qu'elle achetait un peu toutes sortes de choses. Mais ses préférences allaient vers les poupées, les maisons de poupées et les jouets. Comme ses parents habitaient une immense maison, il y avait plein d'espace pour loger toutes ces belles collections. La collection de pièces rares de monsieur Woodbury ; les tableaux, les textiles, les porcelaines et les objets d'art japonais de Madame ; et finalement les trésors très nombreux de Margaret.

Puis Margaret grandit, se maria et devint Margaret Woodbury Strong. Durant ces années, son activité de collectionneur diminua quelque peu. Il fallut un événement bien triste, la mort tragique de sa fille, pour qu'elle revienne à sa passion de petite fille et qu'elle reprenne, de façon encore plus intensive, le développement de ses collections, qui s'élevèrent bientôt au nombre de dix.

La maison de Margaret devint naturellement trop petite pour exposer toutes ses belles acquisitions. Il lui vint en tête une idée : bâtir un grand musée qui présenterait fort joliment tout ce qu'elle avait acheté, soit 300 000 objets, dont 18 000 poupées. Ce serait le plus grand musée de poupées au monde ! Vous allez me dire : « Mais il faut beaucoup d'argent pour acheter tant d'objets de collection, et il en faut encore plus pour faire bâtir un musée et payer aussi toutes les

dépenses de fonctionnement. » Vous avez tout à fait raison. Mais Margaret était très riche : ses parents, à leur mort, lui avaient légué une fortune immense. Ils avaient fait beaucoup d'argent comme partenaires dans la compagnie Eastman Kodak. M. Eastman, qui vivait aussi à Rochester, avait réalisé les premières



plaques qui servaient à photographier, en plus de contribuer à l'invention du cinématographe. C'est dire que sa compagnie eut un succès monstre. L'appareil-photo et les films *Kodak* envahirent tous les marchés d'Amérique et d'Europe. La marque *Kodak* était si populaire que les gens, au lieu d'utiliser le mot appareil-photo, disaient un *Kodak*.

Margaret avait donc tout l'argent nécessaire pour fonder son musée. L'important était de faire vite, car elle avait maintenant 71 ans. Elle adressa donc une demande pour obtenir une charte de musée, qui lui fut octroyée, même si une telle charte était difficile à obtenir. Malheureusement, elle mourut l'année suivante, en 1969, sans avoir eu le plaisir d'admirer personnellement ses magnifiques poupées dans un immense musée. Margaret avait cependant tout prévu pour que son rêve se réalise même après sa mort. Dans son testament, elle donnait la plus grande partie de sa fortune pour la construction du musée et pour son entretien par la suite. Il lui resta encore 17 millions \$ qu'elle partagea entre des institutions culturelles et des organismes de bienfaisance. Aujourd'hui, les visiteurs sont chanceux de pouvoir aller au **Margaret Woodbury Strong Museum**. Au cas où vos parents ou grands-parents vous y amèneraient, l'adresse du musée est la suivante : One Manhattan Square, Rochester, NY 14607.

Les collections du musée vous apprendront beaucoup de choses sur la façon de vivre des Américains de 1820 jusqu'à la moitié du XX^e siècle. Cette époque est celle de la *révolution industrielle*. Les industries et les manufactures se développaient partout dans le monde et aux États-Unis ; ce grand pays connaissait un début d'expansion extraordinaire. Margaret achetait surtout des objets qui étaient fabriqués selon les techniques industrielles, c'est-à-dire par des manufacturiers plutôt que par des artisans ou des artistes.

Les manufactures américaines fabriquaient des jouets nombreux et magnifiques ; je ne pourrai pas vous les présenter tous. Dans le musée, on peut voir de beaux jouets en fer, d'autres taillés dans le bois, et d'autres encore, modelés dans des feuilles de fer blanc ou de papier-mâché. Le plastique n'avait pas encore été inventé. Les jouets sont faits avec une telle précision des détails qu'ils illustrent un tas de choses. Par exemple, les métiers du temps, les moyens de transport, la vie sociale et familiale, etc. J'ai vu des voitures

de pompiers miniatures traînées par des chevaux, puis une équipe de pompiers en train de sauver une belle jeune fille prisonnière des flammes au deuxième balcon de sa jolie maison. Et des trains qui fonctionnaient à la vapeur, tout comme ceux qu'on fabriquait à cette époque dans les grandes industries américaines. Et des bateaux ; des étalages de produits des commerçants et des petits soldats de plomb qui faisaient la guerre sur les champs de bataille. Quelle merveille que les banques-jouets dont plusieurs étaient mécaniques ! C'était d'ailleurs un cadeau que les parents américains aimaient offrir à leurs enfants pour leur apprendre à économiser. On peut aussi découvrir, dans le grand musée de Margaret, les écoles du temps. À cette époque, vers 1870, un premier fabricant de jouets, M. Crandall, se spécialisa dans les jeux éducatifs et il inventa les premiers blocs à construction. Il développa aussi tout un matériel pour meubler, par exemple, un château, une maison, une école, un magasin, etc. M. Randall fut l'ancêtre des jeux *Lego* actuels.



Mais voilà que je m'attarde et m'attarde au rayon des jouets ; pourtant ne vous ai-je pas parlé du plus grand musée de poupées au monde ? Alors, montons vite au deuxième étage du musée, car c'est là que se trouve le royaume des poupées. Oui, dans un espace de 19 000 pieds carrés, nous attendent 18 000 belles poupées. Tiens, on voit là-bas un rassemblement de grandes dames poupées. Je crois qu'elles vont à un bal, car elles ont revêtu leurs toilettes les plus ravissantes. Des dames poupées de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche et d'Italie venues pour faire la fête avec leurs amies américaines. On peut y admirer les plus riches vêtements de l'époque ! Robes longues à crinoline, faites de soie, de satin, de brocart, ornées de dentelles, de broderies, de rubans, de frisons et de volants ; une orgie de tissus chatoyants dans les styles les plus recherchés ! Et les bijoux ! Ils brillent... (même si ce sont des faux). L'or, les diamants, les rubis, les saphirs, les émeraudes et les perles, toute cette opulence rutilante au cou des jolies dames, à leur bras et à leurs doigts ; en boucles d'oreilles, en broches dans les cheveux ou au corsage. Quelle élégance ! Oui, ces dames à la taille fine ont l'air de vraies « poupées de porcelaine » aux yeux de verre brillants, au teint d'une fraîcheur exquise et aux traits les plus expressifs. Quant aux parures de têtes, elles peuvent rivaliser avec celles des coiffeurs des salons les plus sophistiqués. Mais, disons-le tout bas,



ces dames portent perruque... Oui, des perruques en mohair ! Certaines ont une toque au chignon, d'autres des coiffures hautes ou de longues chevelures savamment bouclées qui flottent sur les épaules. C'est merveille d'admirer ces mises en pli impeccables !

Dans cette atmosphère de bal, on remarque aussi un jeune couple qui a déjà ouvert la danse (car les poupées mécaniques existaient même en 1885). Tout près des danseurs se tient « Madame Rocharde » de France, certainement la plus belle dame poupée du salon. Grande, elle doit bien faire 66 cm de hauteur. Elle porte un bijou tout à fait original, que le large décolleté arrondi de sa robe met bien en évidence : un collier à trois branches où, sur une chaîne en or aux motifs fantaisistes, sont fixées de larges perles en verre serties d'or, de couleur rouge et blanche. Chacune des trente perles en verre laisse transparaître l'image d'un sujet religieux ou d'une scène de la vie parisienne. Ah ! ces Français, quelle imagination et quel raffinement !

On continue la visite ?... Allons voir les poupées-enfants dont le corps est fait de coton bourré, et qui

sont si agréables quand on les prend dans ses bras. Mon choix ira vers une poupée-garçon qui vient d'Italie. Je vous présente Enrico, dans ses vêtements de « style » ; il a fait fureur auprès de toutes les fillettes dans les années 1920. Sur un chemisier au col chinois, il porte un pull bordé de motifs géométriques. Son pantalon légèrement bouffant n'est pas tout à fait long, de manière à laisser admirer ses chaussettes tricotées et ses souliers de cuir. De couleur noir et blanc, le tissu du pantalon a des carreaux en damier ; ce choix rehausse bien la toilette fort originale. Mains dans les poches, cheveux blonds frisés et légèrement en broussailles, Enrico est tout à fait séduisant ; il fera chavirer tous les cœurs !

Au fait, savez-vous depuis quand les poupées existent ? Les poupées les plus anciennes ont été trouvées par des archéologues dans les tombeaux des Pharaons. En quoi étaient-elles faites pour se conserver si longtemps ? Elles étaient en bois. Au musée de Margaret, il y a des poupées en bois, on les appelle aussi des figurines. Elles ont une tête toute ronde, comme une boule, et les traits du visage sont peints plutôt qu'en relief. Il y a aussi des poupées toutes de coton. On ne sait pas si elles sont aussi vieilles que les poupées en bois de l'Égypte, car elles étaient trop fragiles pour se conserver longtemps. Au temps de Margaret, les grands manufacturiers offraient des poupées en cadeau, à titre de publicité. Ils découpaient des modèles dans des tissus en coton, cousaient les côtés, puis les mamans n'avaient plus qu'à les bourrer ; cela faisait une belle poupée de coton. Peut-être que les mamans qui n'avaient pas beaucoup de sous n'ont pas attendu les grands couturiers du temps de Margaret pour fabriquer de belles poupées de coton pour leurs enfants. Sur les figures un peu aplaties des poupées de coton, les mamans et les grands-mamans dessinaient ou brodaient, avec attention et patience, des yeux, des sourcils, un nez, une bouche ; puis, si elles avaient le temps, elles greffaient quelques bouts de laine en guise de cheveux ; ensuite, elles confectionnaient un joli bonnet...

Ah ! que de vieux et touchants souvenirs !... Moi, je crois qu'elles ont toujours existé, les poupées de coton. Parce qu'il y a toujours eu des enfants pauvres et que le cœur des mamans a toujours su ce que les petits enfants aimaient : **une belle poupée à serrer dans ses bras...**

Bonne nuit et bons rêves, mes trésors !

Aux retraités que nous sommes, un créateur de 82 ans donne le goût de vivre

par Jeanne Renaud

J'ai connu Merce Cunningham pendant mes années d'étude en danse à New York de 1946 à 1948. Les cours que j'ai suivis avec lui m'ont alors ouvert un horizon nouveau. Un ami compositeur de musique contemporaine, Morton Feldman, m'amène chez un groupe de musiciens où j'y rencontrai John Cage. Pour moi, cette découverte fut aussi d'une grande importance et, aujourd'hui, elle me permet une réflexion sur le parcours de ce créateur exceptionnel qu'est Cunningham, dont l'influence fut des plus bénéfiques dans ma carrière. En 1949, à Paris, j'ai de nouveau eu la chance de le retrouver et de prendre des cours avec lui. Il donna un spectacle le 10 juin 1949, à 5 heures de l'après-midi chez des amis, et voici ce qu'il en écrit lui-même dans son journal : « J'ai invité beaucoup de monde, ils étaient debout. J'ai présenté quelques danses avec deux danseuses, je crois qu'ils ont aimé. »

C'est à Paris que j'ai découvert cette merveilleuse et singulière relation de la musique de Cage avec la danse de Cunningham. Cage accompagnait les classes de Cunningham. Le rapport entre la musique de l'un et la technique de l'autre était assez particulier : chacun suggérait ses propres accents. Le contact tenait compte de l'énergie de chacun – cela était forcément communiqué aux danseurs. Je retrouvai là la même liberté que celle que nous avons vécue dans le groupe des Automatistes à Montréal. Si je décris ce bout d'histoire, c'est pour en venir à ce créateur que j'ai suivi tout au long de son activité artistique, ce qui veut dire jusqu'à maintenant. C'est en 1962 que j'ai eu la surprise de le redécouvrir : il participait à la *Semaine de musique et danse actuelle* organisée par Pierre Mercure. J'ai été bouleversée par ce que j'y ai vu. Je savais que je le retrouverais à nouveau plus tard. Alors que j'avais ma propre compagnie, *Le groupe de la Place Royale* de 1966 à 1971, mon essoufflement me suggéra d'aller chercher l'oxygène nécessaire à mon travail dans ses classes de New York. Cunningham me conseilla d'aller voir au Judson Church les spectacles de jeunes créateurs qu'il considérait comme la jeune génération vivante et montante. Ce fut pour moi un choc et une inquiétude tout à la fois d'entrer en contact avec ce qu'on pourrait appeler de l'anti-danse. Je m'interroge

toujours à savoir comment Cunningham a pu demeurer lui-même tout en observant constamment l'évolution de son entourage...

En 1999, j'ai assisté dans le Massachusetts, au théâtre du *Jacob's Pillow Dance Festival*, à une rétrospective présentant cinquante ans de création de Cunningham. Je le vis assis dans les coulisses, sur une chaise droite, à prendre des notes !... Je venais de recevoir un beau cadeau, et j'étais avide de voir la suite de son œuvre.

Le *Festival de la Nouvelle danse de Montréal* l'avait réinvité à sa Fondation en 1985. En plus de donner son spectacle, il avait été nommé, comme je le fus à cette même occasion, *patron d'honneur*. En 2001, la programmation du Festival nous a permis de voir une œuvre de 1959 et une autre de 1999. Le spectacle a été des plus émouvants. Un danseur de la compagnie de Cunningham m'a dit qu'en ce moment le travail accompli par la compagnie était, du point de vue de la technique, plus rigoureux que jamais. Dans une entrevue qu'il accordait à un journaliste d'ici qui lui demandait : « Comment se sent-on avec un corps de 82 ans ? », Cunningham répondit : « C'est une bonne question en effet. J'ai dû trouver d'autres façons de communiquer avec les danseurs, parce que je ne peux montrer les mouvements comme je le faisais auparavant. Et c'est bien ainsi parce que la danse est un processus évolutif qui trouve toujours de nouvelles formes. »

Je suis sortie de ce dernier spectacle du Festival à nouveau bouleversée. Cunningham me fascine. Il a aussi toute mon admiration, mon respect. Merci, Merce, pour cette fidélité à tes danseurs, à ton public et à la vie.



Les après-midi d'automne d'une nouvelle retraitée

par Louise Dupuy-Walker

Une toute nouvelle retraitée. Une toute nouvelle expérience de vie. En fait, un moment à nul autre pareil dans ce qui a été jusqu'à maintenant mon existence.

On peut y trouver des ressemblances avec les périodes de vacances : être libre de la gestion de son temps, mais sans la perspective d'un mois d'août qui va mettre un terme à ces moments de flânerie et va nous contraindre à assister à des réunions de département. Un peu comme une année sabbatique où il n'y a pas de rapport à faire de ses activités, pas de culpabilité de n'en pas faire assez et qui n'est pas entachée par la menace de se terminer au moment même où on vient d'apprendre comment en profiter.

Un moment de vie à nul autre pareil : les enfants sont autonomes. Un nouveau type de relation s'installe avec eux. On décide du moment et du temps à passer avec les petits-enfants. On donne le meilleur de soi. On est de super parents, quand on veut, comme on veut, sans les chicanes et les avatars des « non ! », sans les courses chez le pédiatre ou au terrain de soccer, où la partie a débuté sans nous. On est capable, avec son compagnon de vie, de fermer maison et de partir explorer un autre coin de pays, d'assister à tous les concerts qui nous tentent, et bien d'autres choses encore.

Une étape de la vie où l'on n'a même pas à s'inquiéter du chèque de paye, qui entre directement dans le compte de banque le 15 du mois. Tout au plus a-t-on à se préoccuper de ses placements, qui rétrécissent ou se gonflent au gré des marchés ou des attentats.

Pourtant, et malgré tout cela, la retraite inquiète.

L'université, qui était presque plus habitée que sa propre maison, devient un lieu où s'activent des gens qui s'empressent de rentrer dans leur bureau, les bras chargés de documents. Plus de chance (ou de malchance) de rencontrer des étudiants qui ont des renseignements à demander, des excuses à donner. Tout à coup, vous passez *incognito* parmi ces jeunes personnes aux allures bigarrées. Votre présence n'est plus importante. Vous êtes comme dans un rêve où le décor

est familier mais où vous vivez en quelque sorte en étrangère.

Tout se modifie quand vos collègues vous adressent la parole. Ils vous examinent pour savoir si vous êtes heureuse de votre situation ; si votre mine est trop réjouie, vous suscitez l'envie. Pour vous faire pardonner votre bien-être, vous devrez écouter leurs récriminations, sympathiser à leur fatigue, partager leur désir d'être à la retraite et leurs regrets d'avoir dépensé les sommes qui leur auraient permis de partir plus vite... Prestement, vous devrez cacher votre bonheur de ne plus avoir à corriger des copies ou à rédiger d'interminables demandes de subvention. Certains se chargeront de vous rappeler de faire attention à votre santé, car déjà plusieurs collègues sont décédés durant les mois suivant leur prise de retraite. On vous rappelle que les statistiques d'occurrence de maladie ou de décès sont très élevées durant la première année de la retraite de la vie professionnelle ! Décidément, il est périlleux de se promener dans les corridors. C'est à en devenir malade...

Mais une fois par mois, si vous vous présentez au Salon des professeurs, vous risquez de revoir des collègues qui sont dans la même situation que vous. Vous n'avez plus besoin de vous excuser du bonheur de pouvoir lire tranquillement votre journal du matin. Vous pouvez échanger sur le plaisir de poursuivre des activités que vous aviez toujours rêvé de réaliser. Vous pouvez parler de vos peurs, de vos craintes. Vous échangez vos trucs. Vous avez le temps d'échanger, de rencontrer des personnes, de les découvrir. Ce ne sont plus des adversaires en concurrence pour quelque bien ou quelque parcelle de pouvoir. Vous voilà à rire des batailles syndicales et des interminables réunions de section où vous aviez à vous partager les meilleurs horaires de cours.

Quand j'étais prof en fonction, je les enviais bien ces retraités qui semblaient avoir tant de plaisir à se rencontrer et qui jasaient de leurs visites dans des musées et autres endroits agréables à fréquenter. Retraitée à mon tour, je n'aurais manqué pour tout l'or au monde l'occasion de me joindre à eux. Les visites qui ont suivi ces dîners ont été des moments exquis.

La visite du **Château Dufresne** le 26 septembre.

Je suis née à quelque cent mètres de cette résidence. J'en avais entendu parler abondamment, mais je ne l'avais jamais visitée. Le bâtiment est étonnant à plusieurs égards, que ce soit par son architecture, par sa restauration ou par son histoire, dans un quartier qui aurait pu devenir le Westmount de Montréal. Particulière, cette histoire de la cordonnière devenue châtelaine, d'une femme déterminée et visionnaire qui a contribué à faire connaître Montréal jusque dans le désert par la création et la confection de ses chaussures. En plus de pouvoir compter sur une guide parfaitement documentée, nous avons la chance de voir se multiplier les sources d'expertises, avec l'apport de nos collègues artistes, historiens et autres qui complètent l'information à partir de leur propre champ de savoir. Ils nous sensibilisent à la qualité du verre utilisé, aux symboles contenus dans les peintures. Les travaux de Nincheri se retrouvent dans diverses parties de la ville. On a tout à coup l'envie d'aller voir ses autres productions dans divers lieux publics. Quand on revient à pied de cette visite, notre petit groupe se met à admirer les balcons et les toitures des maisons de la rue Sherbrooke. Nous sommes maintenant éveillés aux beautés de nos parages.

Une même expérience esthétique se répétera avec la visite, le 31 octobre, aux **Archives nationales du Québec**. Les armoiries en vitrail, la cour intérieure, l'ancien musée des HEC, les planchers de verre, les statues de la Banque royale qui, comme des déesses de l'Acropole, trônent de leurs vingt tonnes et proclament les vertus du commerce. Nous sommes plongés dans une autre époque. On nous donne les outils pour retracer nos ancêtres ou l'histoire du développement de nos quartiers. Diverses photographies de Montréal nous plongent dans les réminiscences d'un temps passé, telle cette photo du magasin *Morgan* (maintenant *La Baie*) où j'allais avec grand-maman, décembre venu, m'asseoir sur les genoux du Père Noël.

Un autre versant des visites du patrimoine s'offre avec celle du 21 novembre à l'**Écomusée du fier monde**, situé sur la rue Amherst. On y trouve, en plus de l'histoire de ce quartier, une exposition des oeuvres de J. A. Venne. Michel Allard est fier des réalisations

de son grand-père. Ses recherches et son implication dans la muséologie portent fruit. La commissaire de l'exposition, qui fait son doctorat sur le sujet, est éminemment qualifiée pour répondre à toutes nos questions, pour nous présenter les réalisations de cet homme remarquable et pour illustrer son influence dans le développement de la ville de Montréal, dans l'établissement de normes de construction pour prévenir les incendies et dans la fondation de l'ordre des architectes. Encore là, la ville dans laquelle j'habite depuis une cinquantaine d'années s'illumine. Tout à coup, des lieux qui faisaient partie de mes trajets sans que je m'y attarde suscitent mon attention : l'église de Saint-Enfant-Jésus de Montréal, la rue Saint-Jacques, le Monument national, des maisons de la rue Saint-Denis, etc. Durant cette visite, plusieurs y retrouvent des liens significatifs à l'intérieur de leur vie. Nathalie Langevin pointe les locaux où elle a enseigné, dans un édifice conçu par J. A. Venne ; c'est l'oncle de l'autre qui a collaboré avec ce dernier à la construction d'un autre édifice. Notre collègue Bernard Lefebvre indique le portrait de sa mère, amie de la mère de Michel Allard. Je revois les photos du quartier de mes grands parents et oncles paternels et de leurs lieux de travail comme ouvriers dans la chaussure, de même que l'escalier de la chaire de la cathédrale de Rimouski, endroit où je priais jadis pour que le Seigneur commissionne une cigogne pour m'apporter un petit frère.

Ces visites sont des lieux de partage de moments où l'on prend le temps d'admirer les productions de nos ancêtres, d'explorer notre environnement. Ces dîners et visites sont pour moi la rencontre de mentors dans l'expérience de la retraite, là où chacun et chacune montre comment on peut prendre la pleine responsabilité d'inventer sa vie — le bout qui en reste —, de développer des talents qui avaient été laissés en friche : théâtre, peinture, sculpture, tissage, prise en charge d'émissions de radio, etc.

Merci, collègues de l'APR, de votre soutien, de votre écoute, de votre joie de vivre. Et vous, les autres qui ne viennent pas encore célébrer avec nous, vous nous manquez et vous manquez une belle occasion d'en apprendre davantage de vos collègues, qui sont des mines de savoirs à découvrir.

Jos. Venne, architecte (1858-1925)

par Michel Allard

Le jeudi 4 octobre dernier, plusieurs membres de l'Association des professeurs et professeurs retraités de l'UQAM assistaient à une cérémonie marquant la fin des travaux de restauration du transept sud de l'ancienne Église Saint-Jacques, aujourd'hui intégré au pavillon Judith-Jasmin de l'UQAM. Le recteur de l'UQAM, M. Roch Denis, en présence de nombreux invités dont M^{me} Louise Harel, ministre d'état aux Affaires municipales et à la Métropole, a dévoilé une plaque commémorative à la mémoire de Joseph Venne, dit Jos., architecte montréalais dont l'œuvre remarquable est demeurée largement méconnue jusqu'à ce jour. Et pourtant, en plus du transept sud de l'église Saint-Jacques et de la succursale montréalaise de l'Université Laval (pavillon Hubert-Aquin), on lui attribue une centaine d'œuvres, qu'on trouve en majorité sur l'île de Montréal.

Parmi les œuvres importantes de Jos. Venne, nommons en particulier l'église du Sacré-Cœur (rue Ontario), l'église Saint-Pierre-Claver (boul. Saint-Joseph), la première église de la Nativité-de-la-Sainte-Vierge (rue Ontario), la façade et le transept de l'église Saint-Enfant-Jésus du Mile-End (boul. Saint-Laurent), l'église Saint-Clément de Viauville (rue Adam), la Banque du Peuple (rue Saint-Jacques), le Monument national (boul. Saint-Laurent), l'école Gédéon-Ouimet, l'école Salaberry (rue Robin), la caserne de pompiers n° 39 (rue Montsabré), l'orphelinat Saint-Arsène (rue Christophe-Colomb), etc. On lui doit aussi quelques œuvres éphémères, dont le reposoir élevé au parc Jeanne-Mance à l'occasion du Congrès eucharistique de Montréal de 1910, ou encore les chars allégoriques de la parade de la Saint-Jean-Baptiste de 1898.

Toutefois, l'œuvre architecturale de Jos. Venne ne se confine pas à la seule île de Montréal. Ailleurs au Québec, il a érigé entre autres les églises de Sainte-Anne-des-Plaines, de Saint-Michel-de-Percé et de Saint-Gabriel-de-Brandon, puis le juvénat des frères de Saint-Gabriel à Saint-Bruno, etc. Il a même traversé les frontières du Québec en construisant en Ontario les églises St. Columban de Cornwall et St. Margaret de Glenneville ; en Colombie-Britannique, la Cathédrale de Victoria ; et en Nouvelle-Angleterre, les églises des paroisses franco-américaines de Pawtucket, de

New Bedford, de Southbridge. La dispersion des travaux de Jos. Venne a fait écrire à Normand Thériault, journaliste au *Devoir* : « Là où vivaient les Canadiens français, là sont présents les édifices construits par Jos. Venne » (*Le Devoir*, 30 septembre 2001, p. 1).

Une bonne partie des œuvres de Jos. Venne sont de nature religieuse, qu'il s'agisse d'églises, de couvents ou d'hospices. Certes, il a construit pour le compte d'institutions canadiennes-françaises quelques bâtiments que nous pourrions qualifier de laïcs, dont la Banque du Peuple, le Monument national, des écoles ou encore quelques résidences de particuliers, mais ces derniers édifices comptent pour la portion congrue de l'ensemble de son œuvre. De fait, Jos. Venne fait partie d'un véritable réseau d'architectes montréalais francophones — comprenant les Perrault (père et fils), Mesnard, Caron (père et fils), Resther (père et fils), Marchand, Venne (Ludger et Louis-Alphonse, cousins de Joseph) — qui, à compter des années 1850 jusqu'à la crise économique de 1929, ont construit la plupart des importants édifices institutionnels, religieux ou patriotiques des quartiers francophones de Montréal et de plusieurs villes du Québec. Ces architectes travaillaient presque uniquement pour le compte de l'Église catholique, contrôlée par des Canadiens français, ou pour celui d'institutions dirigées par des Canadiens français. On comprend alors que Jos. Venne apparaît comme un cas de figure pour comprendre le rôle dévolu aux architectes canadiens-français à cette époque et pour cerner la place qu'occupent les bâtiments religieux, en particulier les églises, dans l'ensemble du patrimoine québécois.

Au-delà du nombre et de la qualité de ses œuvres architecturales, Jos. Venne est digne d'intérêt sous plusieurs angles. Bien au fait des innovations technologiques, il a su tirer parti de matériaux comme l'acier, le béton et le verre. Désireux de contribuer à la professionnalisation des architectes, il compte parmi les membres fondateurs de l'*Association des architectes de la province de Québec* (A.A.P.Q.), ancêtre en quelque sorte de l'actuel *Ordre des architectes*, et de l'*Institut royal canadien d'architecture*. Affecté par le nombre effarant d'incendies, causes de nombreux décès, il a

participé à la rédaction du code du bâtiment de la ville de Montréal. Partisan de l'affirmation des Canadiens français, il s'est impliqué dans les activités de la Société Saint-Jean-Baptiste.

Ceux et celles qui seraient intéressés à en connaître davantage sur Jos. Venne sont invités à visiter l'expo-

sition qui se tient à l'*Écomusée du fier monde* (au 2050, rue Amherst) jusqu'au mois de juin prochain. Par la suite, l'exposition sera présentée à Sainte-Anne-des-Plaines (été 2002), à Rimouski (automne 2002) et à Vaudreuil (printemps 2003), sites de quelques-uns des travaux les plus significatifs et les plus marquants de Jos. Venne.

L'histoire de l'Opus n° 8 (suite de la page 3)

J'ai rapidement oublié les excentricités de Gould, car d'autres interprètes ont apporté leur personnalité à cette pièce tout en respectant le texte musical. Je pense à la splendide interprétation de Louis Lortie lors de son premier grand récital à Montréal en 1979, au jeu dramatique et coloré de Richard Raymond au Concours international de piano de Montréal en 1992 et à plusieurs autres qui, depuis deux générations, abordent cette exigeante courte pièce. Je pense surtout à cet autre grand artiste qu'est André Laplante, dédicataire de mon *Concerto pour piano n° 2, opus 64*, qu'il créa à Toronto en mai 2000. Laplante a depuis longtemps inscrit mes *Variations* à son répertoire, et il présentera de nouveau l'œuvre au public montréalais

lors de son prochain récital, qui aura lieu le 6 mai 2002 au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts dans le cadre des concerts de la société *Pro Musica*.

En terminant, permettez-moi de souligner que, parmi les sept pianistes qui ont enregistré l'œuvre depuis sa création, mon choix se porte sans équivoque sur l'interprétation de Richard Raymond, sur étiquette SRC (MVCD 1066). On trouvera aussi sur ce disque une magnifique interprétation de la 32^e *Sonate pour piano, opus 111* de Beethoven, qui se termine par ce sublime mouvement en forme de thème et variations, l'un des très hauts sommets de l'œuvre du « père de la variation moderne ».

In memoriam...

Jean-Pierre Boivin

par Yves Trudeau

Nous avons appris avec regret le décès, le 24 octobre dernier, de Jean-Pierre Boivin, du Département des arts plastiques. Sculpteur de formation, Jean-Pierre a d'abord été professeur à l'École des Beaux-Arts avant que cette dernière soit assimilée par l'UQAM. Pionnier de la première heure, Jean-Pierre a occupé tour à tour les fonctions de directeur de département et de vice-doyen de la Famille des arts. Parmi les sculptures publiques qu'il a signées, mentionnons, entre autres, deux groupes en pierre, dédiés à la famille, installés en façade du Palais de justice de Saint-Hyacinthe, sa ville natale, et la statuare de l'église Maria-Goretti de Beloeil. À sa famille, à ses amis et à ses collègues, nous présentons nos plus sincères condoléances.

Nouvelles de la Fédération des retraités de l'Université du Québec [FRUQ]

par Roch Meynard

La Fédération des retraités de l'Université du Québec, on s'en souviendra, a été créée en mars 1999. Elle regroupe présentement 10 associations affiliées des établissements du réseau de l'Université du Québec, y compris le *siège social*.

Trois délégués de l'APR-UQAM ont participé le 30 octobre dernier à la réunion statutaire annuelle de l'assemblée générale de la Fédération : la présidente Nathalie Langevin, le trésorier Roch Meynard et Jean-Robert Vanasse, membre du conseil d'administration en 2000-2001.

Le président de la FRUQ, Raymond Desjardins, y a déposé son deuxième rapport annuel. On y trouve en termes assez directs la constatation que les efforts des dirigeants de la Fédération pour obtenir des instances du réseau une véritable reconnaissance des retraités n'ont pas eu le succès escompté. Nos demandes concernant la répartition des surplus du régime de retraite et les assurances collectives se sont heurtées à une incompréhension certaine, pour ne pas dire à une superbe indifférence.

À cette réunion, les trois postes à la direction étaient à pourvoir : le vice-président à la trésorerie arrivait à la fin de son mandat, alors que le président et le vice-président au secrétariat avaient annoncé qu'ils démissionnaient de leur poste. Les nouveaux dirigeants élus lors de cette réunion sont : Roch Meynard à la présidence, J. Claude Lainesse à la vice-présidence à la trésorerie, et Michel Poisson à la vice-présidence au secrétariat.

La Fédération aura probablement son site Internet au cours de l'année, à l'adresse www.fruq.org. Pour communiquer avec la FRUQ ou l'un de ses dirigeants : info@fruq.org, president@fruq.org, secretaire@fruq.org, tresorier@fruq.org.

Les nouveaux dirigeants se sont réunis dès le 12 novembre et se sont donné le plan d'action ci-dessous pour l'exercice 2001-2002 :

1. Examiner le bien-fondé et l'opportunité de contester formellement auprès des instances l'exclusion des retraités de toute forme de participation aux surplus du régime de retraite de l'Université du Québec ; obtenir que cette situation, considérée comme inéquitable, soit corrigée.
2. Mettre en place deux mesures destinées à améliorer la qualité de la communication entre la FRUQ et les délégués des associations affiliées :
 - 2.1 se doter d'un *bulletin de liaison* ;
 - 2.2 pour les dossiers relatifs aux conditions de la retraite, pour les dossiers de représentation aux instances et pour les dossiers de collaborations affinitaires, créer des documents de référence sous forme de *bilans évolutifs* mis à jour régulièrement.
3. Réviser la stratégie de la Fédération dans le dossier des assurances collectives des retraités de 65 ans et plus.
4. Adopter un schème d'organisation et de codification des dossiers qui facilite la tenue à jour des divers documents officiels de la Fédération, leur diffusion, leur classement et leur archivage.
5. Entreprendre des démarches-contact auprès des autres associations de retraités des universités du Québec dans l'intention de mettre sur pied une *alliance* ou une *table de concertation* des associations de retraités des universités du Québec.

Proposition de voyage à Prague et à Budapest au printemps 2002

par *Nathalie Langevin*

Annoncé dans le Bulletin *Pour la suite du monde* du mois d'octobre, le voyage à Prague et à Budapest vous est maintenant présenté.

Notre première visite nous amènera à Prague, cette ville que la presse touristique nous présente comme la « Paris de l'Est ». Capitale de la République tchèque, elle se situe sur les berges de la Otava. C'est le berceau de personnages illustres tels Albert Einstein, Wolfgang Amadeus Mozart, Antonin Dvorak, pour n'en nommer que quelques-uns.

Le vieux Prague, sur la rive droite, est l'essence même de la ville. Un endroit imprégné de souvenirs récents : le « Printemps de Prague » (1968) et la « Révolution de velours » (1990), qui marqua le retour de la démocratie.

Ce coin de la Bohême recèle des trésors architecturaux, artistiques et culturels incomparables. Et l'éclairage nocturne donne à cette ville une dimension surréaliste. De plus, la musique fait partie de l'atmosphère : musiciens et artistes de la rue animent les soirées de la capitale tchèque.

Budapest, capitale et ville principale de la Hongrie,

est traversée par un fleuve que nous connaissons tous, le Danube, qui sépare la ville en deux parties : d'un côté Buda et de l'autre Pest.

Buda est remarquable pour ses nombreux monuments, alors que les quais de Pest sont bordés des plus beaux bâtiments publics, dont le Parlement. Celui-ci est particulier pour la combinaison des styles baroque et néo-gothique. Cet édifice gigantesque possède 10 cours intérieures, 27 portes et 29 escaliers. Une promenade s'étend le long du fleuve et offre une vue spectaculaire sur la colline du château.

Le Pont des Chaînes, le Pont Élisabeth et le Pont de la Liberté gratifient le passant d'un coup d'œil fascinant sur les deux rives.

Budapest est une ville thermale, un véritable sanctuaire pour le touriste fatigué. Il existe une trentaine de bains, certains particulièrement somptueux et plus accessibles à cause de la langue. Quant à la musique, l'*Opéra national* est classé parmi les meilleurs d'Europe. On peut assister à trois opéras dans la même semaine, à un ballet et à des concerts classiques ; le tout à des prix à la portée de toutes les bourses.

Voici des renseignements utiles pour ceux et celles qui auraient l'intention de voyager avec nous en avril 2002.

D'abord je vous invite à vérifier la date d'expiration de votre passeport, car c'est un papier important dans la planification d'un voyage outremer. **C'est un must.**

Nous voyagerons par « Tchéque Airline », vol direct Montréal-Prague.

Départ le mardi 23 avril 2002. Retour le samedi 4 mai 2002.

Nous séjournerons à Prague du 24 avril au 29 avril (5 nuits), et à Budapest du 29 avril au 4 mai (5 nuits).

À Prague, nous descendrons à l'hôtel *City Center* (3★). À Budapest, nous logerons à l'hôtel *Mercure Corona* (4★). Ces deux hôtels sont au cœur même des deux villes, près des principaux centres d'intérêt.

Pour bien nous orienter, nous débiterons notre séjour par un tour guidé de trois heures dans chacune des deux capitales. Prague et Budapest sont deux villes à parcourir à pied, donc les souliers confortables sont fortement recommandés. (Votre présidente étant une spécialiste de l'habillement, elle pourra peut-être vous suggérer de bonnes marques et des endroits spécialisés).

Pour les mélomanes, Prague et Budapest sont des villes aux mille concerts. Vous pouvez vous procurer facilement des billets le jour même de la présentation (environ 20 \$ US).

À Prague et à Budapest, les salles de spectacle et d'opéra sont à voir ; donc rien de mieux que d'assister à une représentation (environ 35 \$ US). Il est d'usage de porter une tenue sobre et classique. Mon expérience à Varsovie me l'a confirmé.

Coût du voyage : 1835 \$ par personne en occupation double. (Supplément de 305 \$ pour occupation simple).
Dépôt de 300 \$ sur réservation, solde payable 35 jours avant le départ.

INCLUS :

Vols : Montréal – Prague – Budapest
Budapest – Prague – Montréal

Transferts : Aéroports – hôtels – aéroports
Hébergement : Hôtel *City Center* à Prague avec petit déjeuner
Hôtel *Mercure Corona* à Budapest avec petit déjeuner
Activités : Visites guidées à Prague et à Budapest.
EXCLUS :

Visa d'entrée nécessaire pour la Hongrie.
(Nous pouvons faire la demande pour tous les passagers du groupe — 75 \$).

Repas autres que le petit déjeuner.

Concerts, visites, excursions et opéras.
(Nous pouvons faire les réservations pour les opéras dès maintenant).

Si vous avez l'intention de vous joindre à ce voyage spécialement organisé pour les membres de l'APR-UQAM, leur conjoint, compagne ou compagnon de voyage, veuillez s'il vous plaît communiquer avec **Nathalie Langevin** au **514-878-9299** d'ici le 10 janvier 2002.

Note : Les personnes qui voudraient prolonger leur séjour dans l'une ou l'autre des deux villes visitées peuvent le faire à un coût très intéressant. Il est aussi possible de prolonger en visitant une troisième ville, soit Vienne en Autriche ou Varsovie en Pologne. C'est un choix qui doit être fait avant l'émission du billet d'avion, c'est-à-dire lors de votre

décision de faire le voyage avec nous. Chaque dossier est traité individuellement par Mme **Robert Dupuis**, de l'agence *Voyages Yvon-Dupuis*.

Je serai à l'extérieur du pays du 16 janvier au 25 février 2002. Pour toute information, veuillez donc vous adresser directement à Mme Dupuis au **(514) 523-2143**.

Programme de l'hiver 2002

Mercredi 16 janvier

12 h 15

Dîner convivial au Salon des professeurs de l'UQAM.

Vous êtes priés de confirmer votre présence au 514-987-3605.

14 h 30

Histoire et société : une année dans la vie de Marthe et Thomas Molson. **Alfred Dubuc**

Le couple s'exile à Kingston pendant dix ans (1824-1834), un événement qui permet la reconstitution du milieu politique de cette époque.

La conférence aura lieu au musée Stuart (sur l'île Sainte-Hélène), où nous pourrons visiter des artefacts retrouvés sur le bateau *Lady Sherbrooke*, naufragé dans le Saint-Laurent. Ce bateau faisait partie de la flotte de transport Molson.

Déplacements en voiture ou en taxi. Si le temps est inclément, la conférence aura lieu à l'UQAM.

Vous êtes priés de confirmer votre présence au 514-987-3605.

Mercredi 27 février

12 h 15

Dîner convivial au Salon des professeurs de l'UQAM.

Vous êtes priés de confirmer votre présence au 514-987-3605.

14 h

Biotechnologie. **Geneviève Delmas-Patterson**

Les techniques utilisées pour les ordinateurs, telles la miniaturisation, l'intégration et le montage en parallèle, sont appliquées pour fabriquer les biopuces, qui permettent une accélération (inconcevable il y a à peine quelques années) de la vitesse de traitement des données. La recherche fondamentale, la santé et l'environnement en sont les bénéficiaires.

Vous êtes priés de confirmer votre présence au 514-987-3605.

Mercredi 20 mars

12 h 15

Dîner convivial au Salon des professeurs de l'UQAM.

Vous êtes priés de confirmer votre présence au 514-987-3605.

14 h

Visite guidée de la collection des livres rares de la bibliothèque centrale et de la bibliothèque des arts de l'UQAM. **Madeleine Hébert**

Vous êtes priés de confirmer votre présence au 514-987-3605.

Mercredi 17 avril

12 h 15

Dîner convivial au Salon des professeurs de l'UQAM.

Vous êtes priés de confirmer votre présence au 514-987-3605.

14 h 30

Visite en autobus du quartier Hochelage-Maisonneuve.

Un guide accompagnera le groupe dans la visite d'édifices publics et d'églises à l'architecture et aux décorations remarquables. Coût de la visite à déterminer.

Vous êtes priés de confirmer votre présence au 514-987-3605.